Chroniques de la vie culturelle des Indiens de Saint-Denis dans la première partie du 20e siècle

Jean-Régis Ramsamy

▶ **To cite this version:**

Jean-Régis Ramsamy. Chroniques de la vie culturelle des Indiens de Saint-Denis dans la première partie du 20e siècle. Revue historique de l'océan Indien, 2014, Saint-Denis : Histoire politique et culturelle d'une capitale depuis le XVIIIe siècle, 11, pp.139-144. hal-03249186

HAL Id: hal-03249186

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249186

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chroniques de la vie culturelle des Indiens de Saint-Denis dans la première partie du 20e siècle

Jean-Régis Ramsamy
Docteur en Histoire
La Réunion

En cette fin d'année 2013, nous poursuivons la célébration du 350e anniversaire du peuplement de l'ile. S'agissant d'un événement majeur, qui rappelle l'importance de l'apport de l'Inde à la diversité culturelle locale, j'ai choisi d'en examiner quelques aspects. Il va tout d'abord sans dire que toutes les composantes ethniques de notre société ont participé à la construction de la société réunionnaise mais la question à laquelle nous souhaitons apporter une réponse est celle de savoir : comment opèrent les *Malbar* sur le plan culturel dans la première partie du 20e siècle ?

Mon exposé puise son étayage d'une part dans l'itinéraire de deux familles dont l'activité culturelle constitue un exemple représentatif de ce qui peut en être dit des Réunionnais d'origine indienne à Saint-Denis et d'autre part réfère au contenu d'une recherche dans le cadre d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de La Réunion[214].

Il est également utile de préciser qu'un tel travail ne pouvait être entrepris sans le recours aux précieux documents, dont des articles de presse entreposés aux archives départementales. Cette première source a été complétée par l'interview de quelques « anciens », véritables encyclopédies de notre histoire[215]. Enfin nous avons fait quelques emprunts au contenu de l'ouvrage *Grands hommes de La Réunion* dirigé par l'éminent professeur Prosper Eve (2012).

Tout d'abord rappelons que lorsque l'on évoque des évènements relativement récents on expose naturellement nos propos à l'appréciation critique de témoins encore en vie. Ce constat présente un double avantage : celui tout d'abord de confronter les données écrites aux déclarations de ces témoins et ensuite de garantir une meilleure authenticité des interprétations avancées.

Essayons à présent de formuler une définition de ce que m'on entend par vie culturelle à Saint-Denis à cette époque. Lorsque le peintre Roussin réalise un tableau qui met en scène une joyeuse procession avec visiblement des divinités, des statuettes que l'on porte sur un char tiré par un éléphant, s'agit-il de culture ou d'expression de la foi des Hindous de Bourbon ? Il est

---

[214] Jean-Régis Ramsamy-Nadarassin, *Les travailleurs indiens sous contrat à La Réunion (1848-1948), entre le retour programmé et le début des intégrations*, Thèse d'histoire contemporaine soutenue le 26.11.2012 à l'Université de La Réunion sous la Direction du Professeur Sudel Fuma.

[215] Lors de l'exposé il a été présenté au public quelques éléments photographiques issus des archives privées des familles citées.

tout aussi nécessaire d'indiquer que les joyeuses « processions malabares », parfois décriées dans la presse coloniale, les multiples contorsions du *jako* les jours de fêtes ou les bruyants bals nocturnes des Malbars appartiennent aussi au répertoire culturel malbaro-réunionnais.

Nous avons enfin, à d'autres occasions, réaffirmé les manifestations telles que le bal tamoul, le théâtre-dansé, présentes dans la colonie au moment de l'abolition de l'esclavage intègrent également le patrimoine culturel des Malbars. D'ailleurs une lettre du maire de Saint-Benoit datée de 1849, que nous avons retrouvée aux Archives départementales, le certifie. Ici même à Saint-Denis, les bals sous la période de l'engagisme se déroulaient aussi bien au lazaret de la Grande-Chaloupe, comme a pu en témoigner le docteur Vinson en 1860, qu'au camp Ozoux. Dans ce dernier lieu, Lazare et ses amis en 1873 qui n'étaient peut être plus des engagés, demandent aux autorités de les laisser s'entrainer pour une pièce qui devait être produite à l'occasion de la fête Dieu. Or les riverains estimant que Lazare et sa troupe faisaient trop de bruit les accusèrent de tapage nocturne.

Pour dire un mot à présent du contexte de l'époque, il apparaît qu'au tout début du 20^{e} siècle, à Saint-Denis, la population indienne, pour une grande majorité, était constituée de fils d'engagés, français puisque nés en terre française. Dans cette période, la plupart de ces fils réunionnais n'avaient jamais vu l'Inde. La Réunion était leur seul pays. Et les témoignages sont nombreux qui permettent d'attester de la volonté de ces fils d'engagés, pour la plupart descendant d'agriculteurs, de se construire une place dans la société coloniale voire intégrer une certaine élite à la force de leurs travaux et imagination sans pour autant délaisser leur héritage indien.

Le récit qui suit est caractéristique de la capacité des *Malbar* à s'intégrer, tout en faisant le pari du maintien de leurs traditions ancestrales.

Mme Mariapin était la grand-mère maternelle de l'ancien sénateur Albert Ramassamy. Au vingtième siècle, autour des années 1920, elle possédait un commerce situé en face du grand-marché de Saint-Denis, à proximité d'ailleurs d'autres commerçants comme les Socolingom ou Raphael Kichenin. Le père de madame Mariapin, un dénommé Parasouraminaick, fils de bonne famille, dut précipitamment quitter l'Inde. Il aurait commis un impair impardonnable dans son village et trouva refuge à La Réunion. Cet homme fut commerçant en face du grand-marché. Sa fille a ensuite hérité de sa grande maison. Cette dame Mariapin possédait plusieurs autres maisons dans le chef-lieu. Mais la peste décima une partie de la famille. Plusieurs filles moururent. La dame Mariapin perdit une grande partie de ses biens. En fait, le père de l'ancien sénateur A. Ramassamy dit *Tillé*, avait rencontré sa future épouse dans les environs du grand-marché. Il venait de Champ-Borne (Saint-André), en charrette pour apporter ses légumes. Il quittait son domicile aux environs de minuit pour arriver à Saint-Denis à 6 heures du matin. Les bazardiers payaient une simple taxe pour pouvoir regrouper leurs véhicules dans la cour de Mariapin. Selon René

Ramaye, originaire de Saint-Denis, il y avait parfois des soirées joyeuses dans la grande maison Mariapin. Il arrivait alors qu'Antoine Narassiguin[216] interprète « La berceuse de Josselin » du compositeur français Benjamin Godard, créée en 1888, d'après un poème de Lamartine. Il était aussi un excellent joueur de banjo.

Albert Ramassamy interprète ces instants de vie en ces termes. « Arrivé dans le ventre du même bateau, ces fils avaient tissé des liens ». Une délicieuse version même si les personnes dont on parle ici sont des fils d'engagés, c'est-à-dire nés à La Réunion. On peut dire que cette nouvelle petite bourgeoisie, issue de fils d'engagés, se retrouvait en ces lieux d'activité commerciale. Par exemple le fils de Paniandy, qui devait devenir propriétaire de la sucrerie de la Rivière du Mât, était en demi-pension chez Raphael Kichenin, à proximité du grand-marché. Raphael Kichenin n'était autre que le père d'Axel Kichenin (ancien maire de la ville de Sainte-Marie). M. Kichenin détenait une patente commerciale. Dans ses locaux, on trouvait de tout. Ses produits de boucherie et les viandes fraiches étaient très prisés. Les animaux étaient abattus sur place une fois par semaine.

Nous avons également découvert que lors des repas organisés à la maison Mariapin, Antoine Narassiguin se retrouvait pour passer de bons moments en compagnie d'un propriétaire renommé de Bras-Panon, Gabriel Sinanapoullé[217] ou encore en présence du saint-paulois Sitana. Ces amis de la culture, nous les retrouvons quelques années plus tard lors du mariage d'Antoine Narrassiguin à Bras-Panon[218].

Enfin dans cette période culturelle fastueuse, on a pu raconter que dans les années 1920, pour les fiançailles de *Tillé*, le père d'Albert était arrivé en train de Saint-André, avec sa famille. Un cortège était organisé à pied du petit marché au grand-marché avec des plateaux d'offrandes de fleurs (appelés *valsé* en langue tamoule) et d'une variété de friandises.

Voyons à présent le cas d'une autre famille qui a joué un rôle déterminant dans la vie culturelle de Saint-Denis des années 1930 jusqu'à la fin des années 1960. La famille Véloupoullé s'est distinguée dans les champs : social, politique, sportif mais aussi dans le domaine culturel qui nous intéresse ici.

Du champ social, signalons brièvement qu'ils avaient une minoterie, une petite unité de fabrication de pains de glace, à l'époque où le réfrigérateur était synonyme de mirage à La Réunion. Les fils Véloupoullé

---

[216] Antoine Narrassiguin subit les foudres du pouvoir pétainiste, puisqu'il fut révoqué du milieu enseignant en 1941. Le directeur d'école fut obligé de retourner à la terre pour subvenir aux besoins de sa famille, composée de 15 enfants. Il retrouva son poste à la fin de la guerre.

[217] Gabriel Sinanapoullé a été le premier *Malbar* à décrocher le brevet supérieur.

[218] Un article du journal *Le Progrès,* du 25 août 1923, raconte dans les moindres détails les volutes, les fastes déroulés pour le mariage de l'instituteur avec la demoiselle Mourouguinpoullé. A Bras-Panon comme à Saint-Denis, on retrouvait quelques convives comme Gabriel Sinanapoullé.

avaient aussi constitué une petite entreprise de vidange. Au petit matin, ils débarrassaient la ville des ordures.

Mais on ne peut pas comprendre l'importance de leur parcours si l'on omet d'évoquer la trajectoire des trois frères. Leur père, Manikon Véloupoullé, était un engagé indien parmi tant d'autres. De quelle énergie (ou chance ?) était-il investi pour qu'il arrive à convaincre ses enfants de s'installer dans tel ou tel domaine ? Ceux-ci n'ont pas manqué d'esprit d'innovation. Les proches que nous avons interrogés ont tenu à nous préciser que les trois frères, Justin (dit *Soupou*), Gabriel et Antoine étaient inséparables. Justin était un homme d'affaires à la Rivière des Pluies, il tenait notamment une minoterie[219]. Gabriel, le second était maire de la Possession[220]. Enfin Antoine était maire-adjoint à Saint-Denis et propriétaire de l'hôtel d'Europe. Les frères Véloupoullé ont-ils été les précurseurs de l'hôtellerie à Saint-Denis ? I ne s'agit pas de dire qu'avant leur présence, il n'y avait aucun lieu d'accueil dans le chef-lieu. Mais, on peut affirmer que leur entreprise contribua de manière décisive au développent de l'hôtellerie dans le chef-lieu. Ces entrepreneurs d'origine indienne ont en effet acquis jusqu'à trois établissements : « Le Délice colonial » l' « Hôtel du Levant » (qui appartenait à Gabriel, le maire) et l' « Hôtel d'Europe », propriété d'Antoine. Il convient de rappeler que ce dernier prend le contrôle de l' « Hôtel d'Europe » à la suite de l'incendie du « Délice colonial ». Il lui donne le nom prestigieux de l' « Hôtel d'Europe ». Antoine est au départ un importateur et vendeur de fruits au grand-marché. Cet « Hôtel d'Europe » comptait 20 chambres. La ligue Réunionnaise de football y avait son siège. Et Antoine Véloupoulé était le bienfaiteur des équipes de football telles que « Royal star » et « Escadrille ».

L'établissement hôtelier ne connaissait qu'un seul concurrent sur le Barachois, place centrale de Saint-Denis. On y donnait des représentations et un lieu de restauration permettait d'apaiser la faim des clients. L' « Hôtel d'Europe »était l'endroit branché de Saint-Denis, où il fallait y être. C'était la plaque tournante de l'animation culturelle de Saint-Denis. Les célébrités s'y retrouvaient. Les mariages des familles aisées se déroulaient à cet endroit. Des familles créoles, musulmanes, et hindoues se sont mariées par dizaine dans ce lieu « mythique ». Le préfet Diefenbacher y a pris la parole. Le maire

---

[219] Justin participa à une mémorable course en 1952, à l'occasion du centenaire de la société des courses de La Réunion. Il obtint une coupe pour ses exploits à La Redoute. Son cheval Troky, était monté par le jockey Solas. Justin était responsable de la SIAC, fondé par le trio pour gérer leurs affaires. Les Véloupoulé avaient un premier commerce dans la rue du Maréchal Leclerc, près du Grand Marché.

[220] Gabriel était le fils de Manikom Véloupoulé et de Marie Assicaname. Le couple avait donné la vie à sept enfants. Né le 21.11. 1910, Gabriel Véloupoulé meurt le 19 février 1965, suite à un accident sur la route du littoral. Il a été élu maire au mois d'octobre 1964, 5 mois plus tard le drame devait survenir. L'accident fit 1 mort et 2 blessés. Au total, 5 personnes étaient concernées. Il avait épousé Marie Rayapoullé. Il était propriétaire d'un terrain à la Ravine à Malheur, et projetait de s'installer à proximité de l'hôtel de ville de La Possession où il possédait un autre terrain.

Gabriel Macé y tenait ses réunions politiques. L' « Hôtel d'Europe » a accueilli la vie culturelle dionysienne entre 1940 et 1970.

A cette époque, peu d'esprits éclairés imaginaient une troupe de théâtre à La Réunion. Profitant de cette situation privilégiée que lui offrait le site, de 1940 à 1960, Antoine Véloupoulé fut à l'origine de l'introduction des premiers cirques. Les troupes se produisaient au cinéma *Ritz* et les comédiens parfois une cinquantaine séjournaient à l'hôtel. A l'occasion des fêtes de Noël ou du jour de l'an, l'hôtel restait ouvert toute la nuit. A l'aube, les convives encore debout savouraient un riz chauffé avant de repartir chez eux.

Comment ne pas parler de plaque tournante culturelle, eu égard à l'immense activité notamment musicale qui y régnait ? On se déplaçait pour voir les performances des musiciens de l'époque : Jules Arlanda et Loulou Pitou, l'orchestre d'Armand Tropina ou encore Fred Espel et un peu plus tard le Jazz tropical de la bande à Claude Vinh Sanh. Florent Jules Carpaille, – ancêtre des Carpaille de la Saline les Bains (Ouest de l'ile), qui tient un libre-service bien connu à proximité de la plage –, était cuisinier à l' « Hôtel d'Europe » avant 1939[221]. L'hôtel servait de pied à terre pour les commerçants qui venaient de loin. Naturellement aussi l'hôtel n'hébergeait pas gratuit. Mais une place à l' « Hôtel d'Europe » se méritait.

C'est de manière brutale que l'aventure de l'hôtel d'Europe se termine. Antoine Véloupoulé décède à la suite d'une maladie à l'âge de 56 ans. Ses deux frères connaissent successivement le même sort autour de 55 ans.

A la mort de son père et de ses oncles, le fils Jean-Claude, secondé de quelques proches tente de reprendre l'affaire entre 1964 et 1970. Il dut abandonner pour embrasser une carrière professionnelle dans la Police nationale. Jean-Claude et ses sœurs surtout, après la mort de leur père, devaient être les petites mains qui faisaient tourner cette énorme machine, l' « Hôtel d'Europe ». Malgré leur volonté, ils n'ont pas pu continuer. C'est un commerçant chinois qui reprit l'hôtel qui devint « Le Palace ». Lequel « Palace » ne devait pas aller loin, puisqu'il tint environ trois ans avant de fermer définitivement. Un projet d'envergure devait succéder à l' « Hôtel d'Europe » mais il ne vit jamais le jour.

Dans la vie culturelle dionysienne du milieu du 20e siècle, s'intègre un pan de la culture apportée par les engagés et leurs fils, que ce soit au niveau du bal tamoul, le légendaire *jako* dans les rues les premiers jours de janvier, ou les mariages à « double-détente », une partie suivant les règles de la religion catholique et l'autre celles de la culture tamoule. Dans les deux principaux cas évoqués, nous avons vu des Réunionnais d'origine indienne qui expriment leur souci de s'intégrer.

[221] Notre informatrice, Ketty Carpaille est la petite-fille de Florent J. Carpaille.

L'enjeu était de taille puisqu'ils ne voulaient aucunement renier leurs traditions voire leur culture. Il apparaît ainsi que les descendants des engagés indiens ont incontestablement apporté une contribution décisive à la sédimentation d'une animation culturelle qui allait placer par la suite Saint-Denis sur la voie d'un développement qui se mesure aujourd'hui à l'aune des nombreux espaces et de la diversité des manifestations culturelles qui emmaillent les soirées et les fins de semaine dans le chef-lieu.